

FERNANDA TRÍAS

CRASSE ROSE

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LA VILLE INVINCIBLE, Héliotropismes, 2020.

Titre original :
Mugre rosa
Éditeur original : Literatura Random House
(Penguin Random House Grupo Editorial), Uruguay
© Fernanda Trías, 2020
c/o Indent Literary Agency www.indentagency.com

Illustration de couverture : Mike Winkelmann, 2022

© ACTES SUD, 2023
ISBN 978-2-330-17772-0

FERNANDA TRÍAS

Crasse rose

Traduit de l'espagnol (Uruguay)
par Nathalie Serny

ACTES SUD

Voici donc la différence entre la ligne, qui n'a qu'une seule dimension, et la surface, qui en a deux : l'une aspire à arriver quelque part et l'autre y est déjà, mais elle peut montrer comment elle y est arrivée. La différence est une question de temps, et elle englobe le présent, le passé et l'avenir.

Vilém Flusser, *La Ligne et la Surface*

Je suis séparé de moi par la distance à laquelle je me trouve ;
le mort est séparé de la mort par une grande distance.
Je pense parcourir cette distance en me reposant quelque part.
Couché sur le dos dans la demeure du désir, sans bouger de ma place – face à la porte fermée,
une lumière hivernale à mes côtés.

Jaime Sáenz, *Parcourir cette distance*

Pourquoi as-tu voulu devenir un saint ?
Pourquoi pas ?
Pourquoi as-tu voulu me mordre ?
Parce que tu te laissais faire.

Les jours de brouillard le port se transformait en marécage. Une ombre traversait la place, pataugeant au milieu des arbres, et quelle que soit la chose qu'elle touchait elle y laissait les traces allongées de ses doigts. Sous la surface intacte, une moisissure silencieuse fendait le bois ; la rouille perforait les métaux. Tout pourrissait, et nous aussi. Quand Mauro n'était pas avec moi, je sortais seule faire un tour dans le quartier les jours de brouillard. Je me laissais guider par l'enseigne lumineuse de l'hôtel qui clignotait au loin : HOTE A ACIO. C'étaient toujours les mêmes lettres qui manquaient, mais ce n'était plus un hôtel sinon l'un des nombreux bâtiments squattés de la ville. Quel jour était-ce ? Il me semble encore entendre le bruit du néon – sa vibration électrique – et le faux contact d'une autre lettre sur le point de s'éteindre. Les occupants de l'hôtel la laissaient allumée, pas par désinvolture ni par nostalgie, mais pour rappeler qu'ils étaient vivants. Ils pouvaient encore faire quelque chose par caprice, juste pour l'esthétique, ils pouvaient encore modifier le paysage.

Si je raconte cette histoire il va bien falloir commencer quelque part, choisir un début. Mais lequel ? Je n'ai

jamais été douée pour les débuts. Le jour du petit poisson, par exemple ? Une de ces choses minuscules qui marquent leur époque et la rendent inoubliable. Il faisait froid et le brouillard se condensait au-dessus des poubelles qui débordaient. Je ne sais d'où venaient de telles quantités d'ordures. C'était comme si elles se digéraient et s'excrétaient elles-mêmes. Et qui te dit que ce n'est pas nous, les déchets ? C'est ce que Max aurait pu dire. Je me rappelle avoir tourné à l'angle du vieux magasin, aux portes et fenêtres condamnées, et en descendant en direction de la promenade sud, la lueur rouge et verte de l'enseigne lumineuse s'était déversée sur moi.

Mauro devait revenir le lendemain et avec lui commencerait un autre mois de confinement et de travail. Cuisiner, nettoyer, tout contrôler. Chaque fois qu'il repartait, je dormais une journée entière jusqu'à avoir rattrapé le sommeil qu'il menaçait ou interrompait continuellement. La veille éternelle. C'était pour cela que les parents de Mauro me payaient une somme exorbitante qui ne suffirait jamais à me récompenser, et ils le savaient. Respirer l'air stagnant du port, errer dans les rues, aller voir ma mère ou Max étaient les seuls luxes de ces journées durant lesquelles mon temps cessait d'avoir un prix. Enfin, si par chance il n'y avait pas de vent.

Sur la promenade je ne trouvai que les pêcheurs, aux cols de veste relevés jusqu'aux oreilles, aux mains rouges et craquelées. De tous les côtés l'eau vaste s'étendait, un estuaire qui transformait le fleuve en une mer sans rives. Le brouillard effaçait la limite de l'horizon. Il était dix ou onze ou trois heures dans cette clarté laiteuse et sans nuances. Les algues flottaient non loin de là, comme une lymphe sanguinolente, mais les pêcheurs n'avaient pas l'air de s'en inquiéter. Ils avaient posé leurs seaux à côté de leurs chaises pliantes, ils accrochaient leurs hameçons

et rassemblaient toutes leurs forces dans leurs bras pour les lancer aussi loin que possible. J'aimais le bruit que faisait le moulinet en libérant l'avançon : il me rappelait les étés à vélo à San Felipe, les roues sans frein dans la descente, les genoux relevés pour éviter que les pieds ne s'emmêlent dans les pédales. Toute mon enfance tenait dans cette bicyclette, sur ces plages désormais interdites, entourées d'un ruban jaune que le vent esquintait et que des policiers masqués revenaient fixer. *Zone d'exclusion*, annonçaient les rubans. À quoi bon ? Seuls les suicidaires choisissaient de mourir ainsi, contaminés, exposés à des maladies sans nom qui n'auguraient pas pour autant d'une mort rapide.

Un jour, bien longtemps avant de me marier avec Max, j'avais vu un banc de brouillard aussi dense que celui-ci. C'était à San Felipe, à l'aube, au début du mois de décembre. Je m'en souviens car la station balnéaire était encore vide, à l'exception de ceux d'entre nous qui passions tout l'été ici depuis toujours. Max et moi marchions lentement sur la route, sans regarder vers la plage noire, habitués au rythme des vagues qui se brisaient sur la rive. Pour nous, ce bruit était comme le tic-tac d'une horloge, une certitude de tous les étés à venir. À la différence des touristes, nous ne venions pas à San Felipe pour nous reposer, mais pour nous inscrire dans une continuité. La lampe torche de Max était notre seule source de lumière, mais nous connaissions le chemin. Nous nous arrêtâmes à la hauteur du mirador, là où se cachaient généralement les amoureux, et nous nous appuyâmes contre les lattes de bois blanc. Max pointa sa lampe en direction de la plage et, surgissant du brouillard, nous vîmes les crabes. Le sable semblait respirer,

s'enfler comme un animal endormi. Les crabes luisaient dans le halo de lumière, ils jaillissaient à gros bouillons entre les fissures de la jetée. Des centaines de crabes minuscules. Qu'avait dit Max ? Je ne me rappelle plus ; je garde la sensation que nous étions restés là tous les deux à trembler, comme si nous avions pris conscience pour la première fois qu'il existait quelque chose d'incompréhensible, de plus grand que nous.

En revanche durant l'hiver sur la promenade sud on ne voyait pas sauter le moindre mulet. Les seaux des pêcheurs étaient vides, les appâts inutiles dans leurs sacs en nylon. Je m'étais assise près d'un homme coiffé d'un bonnet à oreilles dans le style russe. Mes mains tremblaient de froid, mais je ne fis rien pour les en empêcher. Contrairement à Max, je ne pensais pas que la volonté était indépendante du corps. C'est pour cela qu'il avait passé ces dernières années à s'adonner à des pratiques extravagantes. Purges, privations, crochets pour tirer la peau : l'extase de la douleur. À jeun l'organisme était une membrane prodigieuse, disait-il, une plante assoiffée restée trop longtemps dans l'obscurité. Peut-être. Mais ce que Max recherchait c'était autre chose : se séparer de son corps, cette indomptable machine à désirer, sans conscience ni limite, répugnante et en même temps innocente, pure.

Le pêcheur se rendit compte que je l'observais. À me voir balancer les pieds au-dessus de l'eau, sans masque ni bottes de caoutchouc, un sac qui semblait rempli de pierres sur le dos, il devait penser que j'étais encore une de ces pauvres folles poussées par l'envie de se jeter dans le fleuve. Peut-être que les membres de ma famille étaient morts ; ils avaient peut-être été hospitalisés l'un après

l'autre dans le pavillon des cas aigus du Clínicas pour ne plus jamais en ressortir. On entendait à peine le clapotis de l'eau contre le mur. Les vents s'étaient tus. Combien de temps pourrait durer cette accalmie ? Chaque guerre a sa trêve, même celle-ci où l'ennemi était invisible.

La ligne se tendit d'un coup et je vis le pêcheur se démener pour enrouler son moulinet jusqu'à ce qu'un poisson minuscule s'élève dans les airs. Il se cambrait mollement, mais l'éclat fugace de ses écailles argentées fit naître un sourire sur le visage de l'homme. Il le prit dans sa main sans gant et lui ôta l'hameçon. Qui sait quelle mort et quel miracle contenait cet animal, et c'était ainsi que nous l'avions regardé, l'homme et moi. Je m'attendais à ce qu'il le jette dans son seau, ne serait-ce qu'un moment, mais il le relâcha aussitôt. Il était si léger qu'il entra dans l'eau sans faire de bruit. Le dernier poisson. Une minute plus tard il serait déjà loin, immunisé contre l'épaisseur des racines, contre le piège mortel formé d'algues et de déchets. L'homme se tourna pour me regarder et me fit un geste de la main. Voici le point de départ de mon récit, le faux départ. Ici je pourrais aisément inventer un présage ou un signe de tout ce qui allait se produire par la suite, mais non. C'était tout : un jour comme un autre à une heure quelconque, sauf pour ce poisson qui s'éleva dans l'air et retomba dans l'eau.

Il était une fois.
Quoi ?
Il était une fois une fois.
Ce qui n'a jamais été ?
Ce qui ne l'a jamais plus.

Les rares taxis qui circulaient sur la promenade avançaient lentement, fenêtres fermées. Ils allaient à la pêche aux urgences, récupérer un malheureux qui se serait effondré en pleine rue et qu'il faudrait déposer devant les portes du Clínicas. Le risque en valait la peine. Santé Publique payait le trajet et la prime "insalubrité". Je fis signe à l'un d'entre eux qui me klaxonna et me dépassa sans s'arrêter. J'enlevai mon sac à dos et le posai par terre. Il était plein de livres. L'épidémie nous avait restitué ce que nous pensions quelques années plus tôt avoir perdu de manière irréversible : un pays de lecteurs, enterré loin de la mer, les riches dans leurs maisons de campagne ou leurs villas sur les hauteurs, les pauvres venant grossir les villes de l'intérieur, celles-là mêmes dont nous nous moquions auparavant car vides, défaillantes, obtuses.

Deux taxis m'ignorèrent encore avant que la chance ne tourne. À peine le chauffeur m'avait-il saluée que je sus à quel genre il appartenait : il était de ceux qui se croyaient détenteurs d'une vérité profonde, la vérité de la rue.

— Avec ce sac tu vas attirer l'attention, dit-il.

— Ils ne trouveront pas grand-chose.

Je posai le sac sur le siège et j'indiquai au chauffeur l'adresse de ma mère. Par la fenêtre j'aperçus le temple

maçonnique, de l'autre côté de la promenade, dilué derrière le rideau crasseux du brouillard.

— Los Pozos. Tu vis là-bas ?

— Je vais voir quelqu'un.

Il se vanta de bien connaître le quartier. Il avait passé son enfance dans cette zone, chez sa grand-mère. Je lui dis que moi aussi, même si ce n'était pas vrai. Après l'évacuation, ma mère avait décidé d'emménager dans une des villas abandonnées de Los Pozos. Les propriétaires les louaient pour trois fois rien afin de les maintenir en vie, avec cet orgueil de l'aristocratie déclassée. Ils voulaient des jardins bien entretenus, des fenêtres qui ne soient pas condamnées, des chambres qui ne soient pas squattées. C'était ce passé glorieux qui rassurait ma mère, davantage que la distance qu'elle avait mise entre les algues et elle. Ma mère avait une confiance aveugle dans les *matériaux nobles* et peut-être pensait-elle que la pollution ne pourrait pas traverser un bon mur, bien épais et insonorisé, un toit bien construit, sans fissures par lesquelles le vent s'infiltrerait. Les eaux du ruisseau étaient moins contaminées que celles de l'estuaire, mais une odeur pestilentielle, mélange de poubelles, de vase et de produits chimiques inondait le quartier.

Juste au coin, quelques mètres avant d'arriver, quelqu'un fouillait dans une benne à ordures.

— Tu vois ? Ça c'est les gens qui nous agressent, dit le chauffeur de taxi. Ils ont peur ni du vent rouge ni de la rouge putain de leur mère.

Les jambes de l'homme s'agitaient comme les pattes d'un insecte pour garder l'équilibre et éviter de tomber la tête la première dans la poubelle. À Los Pozos non plus le brouillard ne se dissipait pas. Au contraire, à l'abri du vent, on s'y enfonçait davantage. Les nuages semblaient se fabriquer ici, exhalés par la terre, et on sentait

l'humidité sur son visage, lente et froide comme la bave d'un escargot.

— Tu sais comment je les appelle, moi, ceux qui vivent ici ? me demanda le chauffeur.

— Non, comment ?

— Les *nifounibiens*. Ni vraiment fous ni vraiment sains d'esprit, rit-il. Dis-moi si je me trompe.

J'ouvris le portillon et tournai aussitôt en direction du jardin. À quoi bon m'annoncer ? Si je ne la trouvais pas dans la maison, elle serait sûrement chez la concertiste, qui n'avait pas voulu partir pour ne pas abandonner son piano à queue. Elles passaient leurs après-midi ainsi, ma mère lisant, la concertiste jouant du piano ou feignant d'interpréter un air sublime. Parfois d'autres vieux de Los Pozos venaient, et ma mère et la concertiste excellaient dans leur rôle d'hôtesses dans une ville en ruine. Les gens demandaient à ma mère des conseils de lecture et elle se mettait à parler des personnages de romans comme on parle de ses voisins : qu'est-ce qu'on peut attendre de lui ?, celle-là il vaut mieux l'avoir en peinture qu'à sa table, une femme complaisante, un pauvre diable.

Je trouvai ma mère dans le jardin, les pieds enfoncés dans une plate-bande, taillant les plantes avec d'énormes cisailles. Le crissement de mes pas l'avertit de ma présence et, en me voyant, elle retira l'un de ses gants souillés de terre, trop grand pour sa main :

— Viens voir ça, dit-elle.

Elle me montra des jeunes pousses, ce qu'elle considérait comme un miracle, le triomphe de la vie sur cette mort acide et obscure. Je lui racontai qu'à Tchernobyl il y avait plus d'animaux que jamais, et que même ceux

qui étaient en danger d'extinction s'étaient reproduits grâce à l'absence des humains. Ma mère ne l'interpréta pas comme quelque chose d'ironique, mais – encore une fois – comme le triomphe de la vie sur la mort.

— *Humaine*, maman. Sur la mort humaine.

— C'est un détail, dit-elle, et elle indiqua la porte de la cuisine. Tu as faim ? J'ai fait des scones.

Sur le plan de travail en marbre je trouvai du pain, du fromage, de la marmelade d'orange et même un avocat. Où avait-elle bien pu trouver un avocat, je préférais ne pas le savoir. Les scones étaient recouverts d'un torchon blanc. Un véritable festin pour moi, qui pouvais à peine avaler mon repas devant Mauro. Manger lorsque mon corps me le demandait était un concept étranger, une pulsion à laquelle j'étais devenue indifférente. Il m'avait fallu oublier mes besoins, synchroniser ma faim sur celle de Mauro, engloutir n'importe quoi rapidement pendant qu'il dormait afin d'éviter une nouvelle crise. C'étaient des petits trucs, des stratégies apprises au fil des mois.

Je mis le tout sur un plateau et retournai dans le jardin.

— Il faut profiter de la trêve, dis-je en posant le plateau cliquetant sur la table en verre, dont les pieds en fer forgé étaient un peu rouillés.

Deux scones, du beurre, de la marmelade, une tasse de thé, un couvert correspondant à chaque fonction. Je dus dissimuler la joie que me procuraient ces choses banales : partager le scone avec la main et sentir le *clac* sec qu'il faisait en se scindant en son milieu ; couper le beurre en fines lamelles à l'aide de ce couteau spécial, à pointe arrondie, qui ressemblait à un jouet ; remuer le thé avec la cuillère en argent, plus lourde que toutes mes cuillères réunies. Les privilèges que seul un désastre pouvait nous avoir concédés. Nous étions en train de

prendre le thé dans un jardin de Los Pozos et le brouillard nous enveloppait comme des lambeaux de gaze.

— Tu t'es coupé les cheveux, dit ma mère. Et ils sont plus frisés.

— Ça, c'est grâce à l'humidité.

— Ça t'allait mieux quand ils étaient plus longs. Comme ça ils font un peu ternes. Les cheveux longs c'est plus vivant.

— Moi j'aime bien comme ça.

— C'est juste mon devoir de te le dire, dit-elle, et elle haussa les épaules. Si ta propre mère ne te dit pas ce genre de choses…

— Tu es honnête, je te l'accorde.

— Être cynique, c'est pire, ma fille. Il faut faire preuve de gratitude envers les personnes franches par les temps qui courent. Et puis je ne te parle que de tes cheveux. Les cheveux, ça repousse, non ?

Elle regarda ailleurs, au loin, en direction du jardin de la maison voisine, dont les volets étaient fermés et la toiture percée de trous noirs là où des tuiles manquaient. Plus loin on devinait d'autres maisons se dessiner dans le brouillard ; la majorité d'entre elles étaient murées, rongées par l'abandon et les gaz en suspension dans l'air.

— La résignation n'est pas une preuve de courage, dit-elle. Il faut lutter pour ce qu'on veut dans la vie.

— Dis-moi, maman, pourquoi es-tu encore là ?

Les gants de jardinage posés sur la table me firent penser aux mains sectionnées d'un géant.

— Je te retourne la question. Qu'est-ce que tu cherches à prouver, ma fille ? Qu'on t'a tellement fait souffrir que ta propre vie n'a plus d'importance ?

— Max n'a rien à voir avec ça.

— Que sais-tu de lui ? Dis-le-moi. Tu peux me faire confiance.

— Rien. Je ne sais rien.

— Tu as fait ce que tu as pu, dit-elle. Mais ce mariage était maudit.

— Les grands mots… Et tu te souviens de qui l'a maudit dès le premier jour ?

Elle baissa les yeux, regarda ses pieds et prit sa tête entre ses mains, les coudes appuyés sur le rebord métallique de la table en verre. Ses boucles retombaient vers l'avant, lui couvrant le visage. J'en peux plus, lui entendis-je dire, je t'assure que j'en peux plus. Je me préparai à recevoir une remarque acerbe, quelque chose qui atteindrait ma personnalité jusqu'à la moelle, mais cette fois elle ne dit rien. Elle resta ainsi, m'offrant le spectacle de ses racines grisonnantes sur le dessus de son crâne. C'était comme si nous parlions des langues différentes et qu'aucune de nous deux n'était prête à apprendre celle de l'autre. Toute ma vie je m'étais efforcée d'analyser ses gestes, d'interpréter ce que je croyais être des signaux secrets. Tout à coup me revint à l'esprit la masse de crabes. Ma mère générait en moi la même angoisse, la même peur primitive, et à cet instant j'aurais préféré en revenir à la manière confortable dont nous nous haïssions.

— Maman… – Je passai mes doigts entre ses boucles décoiffées et je parvins à toucher les jointures de ses doigts épais et rugueux. Ce contact représentait bien plus que ce que nous nous étions permis depuis des années. – C'est pas grave.

Elle releva la tête. Son visage était rouge.

— Je sais, dit-elle. Je sais. Ça n'a aucun sens.

Elle se leva et attrapa l'assiette dans laquelle il ne restait que quelques miettes jaunes. Elle alla jusqu'à la cuisine et en ressortit avec d'autres scones. Je les dévorai si vite que je ne pus m'empêcher de penser à Mauro. Je

racontai à ma mère la fois où j'avais oublié de sortir la poubelle et où je m'étais réveillée au milieu de la nuit en entendant comme un bruit de souris. La lumière de la cuisine était allumée et depuis le seuil de la porte j'avais vu Mauro en slip, le sac pulvérisé autour de lui, en train d'inspecter la poubelle et de porter à sa bouche tous les détritus qu'il trouvait, comestibles ou non, y compris l'emballage en aluminium d'un hamburger. L'aluminium avait fait comme une décharge électrique sur ses dents et il l'avait recraché avec rage, mâchouillé comme un chewing-gum.

— Il est toujours comme ça quand il revient. Je ne sais pas pourquoi ils l'emmènent.

Le brouillard humide avait déjà commencé à traverser mon pantalon, malgré le coussin dur et aplati posé sur la chaise en fer. J'enveloppai la tasse de mes mains et laissai la vapeur me réchauffer le visage.

— Pauvre petit, dit ma mère, mais ce n'était pas ce qu'elle voulait dire. – Je vis la peur dans ses yeux ; l'effroi qu'elle éprouvait en m'imaginant dans un immeuble du port, exposée au vent rouge, cohabitant avec la maladie. Elle ne me croyait pas capable d'en supporter autant. – Et dans combien de temps auras-tu réuni toute la somme ?

Nous y étions. La question. Elle s'était mordu la langue en attendant le moment le plus opportun pour la poser.

— Je ne sais pas, quelques mois, un an. Je me sens bien là-bas.

— Tu es exposée, ma fille.

— Toi aussi.

Elle fit claquer sa langue :

— Moi ma vie je l'ai déjà vécue.

L'épidémie avait eu pour effet de nous réconcilier. Peu de temps auparavant, nous pouvions à peine rester cinq minutes au même endroit. Ses questions à double sens,

ses manœuvres bien intentionnées pour diriger ma vie. On ne peut pas désirer à ce point le bien-être d'autrui ; c'est monstrueux, et même agressif. Un an auparavant seulement, le moindre commentaire sur Max m'aurait fait fuir dans un claquement de porte. Comme le vent qui exhume peu à peu quelques os décharnés et desséchés, l'épidémie nous avait rapprochées, ne serait-ce que de ce terrain en friche.

Et pourtant je lui mentis. J'avais déjà l'argent nécessaire pour partir. J'en avais plus que n'importe qui dans le quartier du port. J'avais tellement d'argent que j'aurais pu faire des sandwichs de billets, nourrir Mauro de cette laitue de papier. Mais comme les pêcheurs, je n'étais pas capable de m'imaginer ailleurs.

— Je ne suis pas venue pour parler de ça, dis-je. Parle-moi de toi. C'est comment la vie ici ?

Elle se mit à me raconter les petits potins du voisinage. La pianiste avait une aventure avec un agronome. Depuis les ravages du vent rouge sur les animaux, l'homme était passé du statut de moins que rien à nouveau riche de premier rang, expert autoproclamé en légumineuses. Il était, de plus, l'un des investisseurs de la nouvelle usine ainsi que de projets immobiliers dans l'intérieur. Quand il venait en ville c'était uniquement pour recruter, sur le port et dans d'autres quartiers, des hordes de désespérés, main-d'œuvre bon marché qu'il emmenait vers l'arrière-pays par camions entiers.

— Mais elle est un peu bêtasse avec lui, dit ma mère avec une moue dédaigneuse. – Elle se sentait immunisée contre ce genre de passions. – Il ne me plaît pas du tout, cet homme, sa peau est comme glissante, humide.

Quand elle riait, la figure de ma mère se plissait d'une manière atroce, un de ses yeux se fermait plus que l'autre et l'excédent de peau de ses joues s'enroulait, révélant des

bouts de métal dans ses dents. Voilà ce que le temps faisait subir aux visages, et cependant ce n'était qu'une marque superficielle, juste un rappel de ce qui se passait dans la partie invisible de nous-mêmes. Désormais elle paraissait paisible, oublieuse de tout. Ses doigts étaient raidis par les rhumatismes, les veines de ses mains étaient bleues et protubérantes. Nous prenions toutes deux les comprimés de calcium et de vitamine D recommandés par le ministère de la Santé, mais personne ne savait combien de temps il nous restait avant que nos os finissent par se briser comme des branches sèches. Avec la pointe de ses doigts, maman recueillit les miettes des scones et les remit dans l'assiette. Cela me faisait du bien de sortir un peu de mes pensées circulaires, de ce que j'en étais venue un jour à appeler *mon monothème*. Ma mère considérait Max comme un être pusillanime, quelqu'un qui s'était mis en dehors de la vie car incapable d'y faire face. Selon elle, je devais tourner la page, le reléguer dans cet espace indésirable et digne d'oubli qu'était le passé. Et lui ? Que pensait-il d'elle ? Peut-être la voyait-il comme un mal nécessaire, une opportunité de mettre à l'épreuve sa compassion. Même si c'était une attitude orgueilleuse, cela lui était égal. Au fond, Max et ma mère étaient deux ennemis qui se disputaient un bout de terrain minuscule.

— Et Valdivia tousse. Ils l'ont emmené au Clínicas et ils l'ont gardé là-bas toute une journée, mais ils l'ont renvoyé chez lui.

Ramón Valdivia était le propriétaire de l'unique magasin de Los Pozos, notre lien avec les villages vigoureux et florissants de l'intérieur, une sorte de chaînon entre la vie et nous.

— Ça doit être la grippe, dis-je. Cet homme ne dort jamais.

— Et il a deux petits-enfants tout neufs là-bas. De sa petite dernière. C'est lui qui les maintient tous à flot.

— Ceux de l'intérieur n'ont pas cessé de se reproduire.

Il était de plus en plus difficile pour Valdivia de faire vivre son commerce. Pas seulement à cause de la concurrence illégale, ces vendeurs ambulants qui installaient leur étal devant n'importe quelle fenêtre, mais aussi parce que de plus en plus de gens émigraient vers les villes de l'intérieur. Quelque chose les effrayait subitement : un proche qui atterrissait dans la salle des quarantaines du Clínicas, l'alerte qui les surprenait en pleine rue et les obligeait à courir ; autrement dit, ils acquéraient soudain une conscience réelle du vent rouge et pas seulement l'idée de l'imminence du vent. Car tant que tu ne l'avais pas vécu tu ne pouvais pas imaginer l'odeur nauséabonde, la chaleur soudaine, l'eau du fleuve qui enflait comme un poulpe et l'écume ocre, colorée par les algues. En un instant le paysage se transformait : l'alarme mugissait assourdissante, des mains jaillissaient des bâtiments pour refermer rapidement les fenêtres, les pêcheurs levaient le camp. Ceux de l'intérieur observaient le phénomène à la télévision, ils voyaient augmenter le nombre des malades et ils redoutaient le jour où tous ces gens finiraient par déménager vers leurs villes propres et sûres.

— Et quand est-ce qu'il revient le petit ?

— Demain, ils me l'amènent à midi.

— Pauvre gosse… Les enfants ont besoin de leur mère.

— Il est bien avec moi.

— C'est pas pareil.

— Parfois c'est peut-être mieux.

— C'est jamais pareil. – Depuis quelques années elle avait adopté ce discours de sanctification de la maternité en totale contradiction avec celui qu'elle avait soutenu

toute sa vie, quand il était devenu clair que j'approchais de la quarantaine et que mon mariage battait de l'aile. – Bien, dit-elle, il vaut mieux que tu partes. L'alerte peut se déclencher d'un moment à l'autre.

— Ça fait des jours qu'on est dans le brouillard.

— Ne tente pas le destin.

Je sortis les livres de mon sac à dos et j'échafaudai une pile haute et instable sur la table de jardin.

— Et bien sûr je te les rapporte tous, dis-je.

Elle regarda le dos des livres, certains abîmés et illisibles ; on aurait dit que son doigt était un de ces bâtons dont on se servait pour rechercher les sources souterraines.

— Je t'ai préparé une petite pile là-bas, dit-elle.

Puis elle rentrera pour appeler un taxi et au bout d'un moment elle reviendra avec les derniers scones emballés dans de l'essuie-tout ainsi qu'une pile de quatre ou cinq livres.

— Ton taxi est en route.

Je mettrai les livres dans mon sac et les scones dans la poche de mon manteau, où je retrouverai des miettes datant des visites antérieures. Maman me raccompagnera jusqu'au portail et nous nous quitterons après une courte étreinte.

— Promets-moi de prendre soin de toi.

— Toi aussi. Tes scones étaient délicieux.

Le nouveau chauffeur de taxi était du genre religieux ; des images de la Vierge étaient accrochées partout et la radio était branchée sur le programme chrétien. Malgré cela, il prenait garde de bien fermer les fenêtres ; sa foi ne pouvait pas tout.

— Tu as déjà vu une personne contaminée ? me demanda-t-il.